



CRITIQUE

La fille qui s'est jetée dans le Tibre

**MARIA GRAZIA
CALANDRONE**

Un récit déchirant
qui met en scène
la situation
des femmes
dans l'Italie
de l'après-guerre.

Isabelle Spaak

Deux photos en noir et blanc. L'une de mariage, l'autre d'identité. Maigre butin pour commencer une enquête. Mais c'est déjà ça, et c'est même beaucoup puisque ces deux images offrent à Maria Grazia Calandrone deux points de repère. Car, au mitan de la cinquantaine, la journaliste romancière et poétesse italienne, s'est lancée sur les traces de Lucia Galante, fille d'Amelia et de Luigi Galante, couple d'agriculteurs miséreux dans « la campagne désordonnée » de Palata, dans la région des Abruzzes. Quatrième fille, Lucia « est expulsée du corps de sa mère à 1h05, le dimanche 16 février 1936 (...) en phase de lune descendante sous la lumière blanche et primitive de Sirius ». Bien évidemment, ses parents auraient préféré que ce « petit bébé aux cheveux ébouriffés » soit de sexe masculin. Mais Lucia n'est « que » fille. Pas ce qu'il y a de plus réjouissant dans cette Italie rurale de l'avant-guerre. Y aimer, vouloir y faire des études ou tenter d'y goûter au souffle de liberté qui commence à réveiller les années 1960, par-

tout excepté dans le pays de Dante, est chose impossible pour une fille. Pour- tant, on aimerait y croire tant le portrait que Maria Grazia Calandrone consacre à sa mère biologique se révèle lumineux. Lumineux et terrifiant. En effet, le vertige nous prend à plusieurs reprises durant ce récit. De quelle époque nous parle-t-elle ? Du Moyen Âge ?

Bébé adultérin

Sur sa photo de mariage, Lucia a la lèvre fendue, « les yeux opaques de la proie qui feint d'être absente ». Dans cette Italie-là, on n'épouse pas son amour de jeunesse et les femmes se font tabasser par leur famille pour les forcer à dire oui à un époux qu'elles n'ont pas choisi, dont elles ne peuvent divorcer, et qui les esclavagise. Dans cette Italie-là, on ne tombe pas enceinte de son amant, on ne quitte pas son mari, on ne bataille pas pour garder et subvenir à l'existence de son bébé adultérin. La mise en contexte historique de l'époque où vécut sa mère sert de contrepoint à l'absolue poésie de ce texte que Maria Grazia Calandrone a rédigé en un mois, en janvier 2021, comme portée par une force transcendante après son voyage aux origines accompagnée de sa propre fille de 13 ans. Un périple qui l'a conduite d'archives en retrouvailles à partir du bourg de Palata, où vécut Lucia. Une terre rude et belle, où sa dépouille fut ramenée « le premier minuit de juillet 1965 » pour être mise subrepticement en terre, sans que les portes de l'église s'ouvrent pour l'accueillir. Ce sont les cloches du bourg qui se sont chargées de murmurer « C'est la fille qui s'est jetée. » Jetée où ? Dans le Tibre. L'acte de Lucia a fait les gros titres des journaux. Car, avant que son corps ne soit retrouvé, une toute petite fille très aimée avait été abandonnée sur la pelouse de la villa Borghèse, à Rome. La photo de l'enfant avait fait la une, et un message parvenait le lendemain à l'Unità. Lucia l'avait écrit avant de s'ôter la vie. Elle y

donnait l'identité de sa petite Maria Grazia, expliquant la confier « à la compassion générale ». Aujourd'hui, c'est cette même petite fille abandonnée qui confie sa maman à la compassion générale. Pour qu'en-semble elles connaissent, enfin, la paix. ■



**MA MÈRE EST
UN FAIT DIVERS**
De Maria Grazia
Calandrone,
traduit de l'italien
par Nathalie Bauer,
Globe,
368 p., 22 €.